

ENCARNACIÓN MEDINA ARJONA

Université de Jaén – Poète

LES MOTS D’HORIZON
OU LE TERRITOIRE D’ÉCRITURE
DE BÉATRICE BONHOMME

L’horizon et le poème sont, pour Béatrice Bonhomme, une seule chose. Nous sommes donc dans l’écriture du territoire d’horizon qui est en quête de trace mais aussi en dérive vers le laisser trace. L’horizon est le moyen d’écrire le poème. Elle consulte paysages et nature. Cet horizon semble consacré à écrire plus qu’à le regarder. Les poèmes de Béatrice Bonhomme, dans ses nombreuses parties érudites, sont tous tissés d’emprunts aux mots d’horizon.

Nous observons que Béatrice Bonhomme dans le poème qui donne titre aux *Gestes de la neige*¹ (1998) et dans celui qui donne titre à *Cimetière étoilé de la mer. Versets 1995-2003*² (2004) les deux poèmes parlent d’horizon, donnant ainsi une ligne de fuite lointaine aux recueils.

D’autre part, nous avons retenu également dans les deux livres le palimpseste qu’est un poème. Les dédicaces à Yves Bonnefoy, Salah Stétié, Giovanni Dotoli, Claire Cuenot, Serge Popoff, Claude Louis-Combet impliquent la présence des textes des poètes cités, c’est-à-dire la poésie contemporaine accompagne les recueils de Béatrice Bonhomme. Sous forme d’évocation intertextuelle, ses propres livres conforment l’hypertexte qu’est la poésie de cette auteure. Cependant le savoir transmis est inutilisable. L’accumulation de mots référant

¹ Béatrice Bonhomme, *Les Gestes de la neige*, L’Amourier, 1998, préface de Salah Stétié.

² Béatrice Bonhomme, *Cimetière étoilé de la mer. Versets 1995-2003*, Melis Éditions, 2004, préface de Claude Louis-Combet.

l'idée d'horizon se correspond avec l'idée que l'auteur a de la fin : restituer la fin des humains dans la mémoire des humains c'est restituer l'origine, le début, la naissance, l'enfance³. Écrire la fin d'un paysage, d'une idée, le lointain d'un horizon signifie qu'on les récupère pour l'humain. C'est sur cette accumulation textuelle, sur cette subversion temporelle, que l'auteure prend la parole. C'est là que la structure mentale qui explique sa poésie se manifeste. Les mots surgissent, se pressent et se succèdent dans son poème avec une rapidité vertigineuse, et chaque mot appelle la suite indéfinie des équivalents et des contraires pour arriver rapidement à la fin du poème, au bout de l'horizon qui est le retour.

D'après cette idée, pourrait-on dire que l'auteure est malade du non dire, qu'elle meurt dans l'indéfinissable ou qu'elle s'accroche à un labyrinthe ? Absolument pas, car non seulement l'impression qui envahit peu à peu le lecteur de ses poèmes est très éloignée de l'ennui, mais c'est bien plutôt un plaisir souvent mêlé d'émerveillement, qui définit le poème comme un '*carmen*' au sens complet du terme, c'est-à-dire un chant rythmé incantatoire, puissant dans la répétition même qui l'engendre potentiellement à l'infini son efficacité et son pouvoir d'enchantement. Plus précisément, ce n'est pas dans cette répétition seule qu'elle les puise, mais dans le doublet organique qu'elle forme avec son complémentaire, la *variatio*, cet exercice rhétorique essentiel qui est aussi critère de perfection stylistique et qui déploie toutes les dimensions de l'*aemulatio*⁴.

Nous proposons donc pour Béatrice Bonhomme une manière de surmonter l'indicible de l'horizon à travers la forme du poème, à travers les rapports de sa pensée à l'horizon, au langage, à la dévotion et à la passion, et nous voulons également présenter la structure même de ses deux recueils comme les variations *in crescendo* de l'in-

³ Voir aussi Jean-Marie Barnaud, « Béatrice Bonhomme : une enfance sauvegardée », in *Béatrice Bonhomme. Le mot, la mort, l'amour*, Peter Collier et Ilda Tomas (éds), Berne, Peter Lang, 2013, p. 29.

⁴ Hélène Vial, *La métamorphose dans les Métamorphoses d'Ovide. Étude sur l'art de la variation*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 22.

définissable horizon. Dans la *variatio*, cet exercice rhétorique essentiel et critère de perfection stylistique, récurrence et variation des mots qui s'organisent en un réseau d'interrogation autour des concepts d'enfance, de mère et de création lorsque dans un tel contexte une passion indicible à s'exprimer.

À la lecture de ses œuvres, le poème, mais aussi le recueil complet, représentent pour Béatrice Bonhomme un défi littéraire exigeant et fascinant, susceptible de permettre la construction d'une poétique et la transmission d'une vision du monde par la multiplication des facettes d'un même objet littéraire, que cet objet soit d'ordre thématique (établir la fin, le but, l'horizon d'un paysage, d'une idée d'un objet) ou formel (l'épithète, le rythme de la prose ou du premier chant...) ou encore qu'il participe des deux natures, et que la variation s'exerce d'un ouvrage à un autre (ainsi des *Gestes de la neige* à *Cimetière étoilé de la mer*). Étudier la *variatio* dans ces deux recueils c'est donc se pencher sur ses plus fortes expressions dans les textes pour tenter de saisir la fonction qu'elle y occupe, souvent en lien avec des enjeux littéraires ou symboliques profonds, parfois au contraire dans l'affirmation d'une gratuité véritable ou feinte.

Un exemple où l'horizon c'est où « vogues les nuages », où « se rejoignent les deux rives », en tant que définition paysagère ; et d'autre part c'est un chemin de pas en arrière vers l'enfance avec la mère ; et en même temps en chant incantatoire et une *variatio* dont le jeu consiste à ramasser le sens final du poème :

Le croisé d'enfance

Il pleut noire où vogues les nuages
mon croisé d'enfance, jeune homme
délicat fragile de sourire
aux douleurs d'épine,
mon croisé d'enfance
recroisé son destin
là sur ton souffle
d'homme fragilité

donnée
mon croisé
mains de fleurs aux couronnes
d'épines
et la tendresse douce
d'un magnolia
soudain

...

Il y eut cette nuit de souffle
au bleu parfumé des
étoiles

...

Là se rejoignent les deux rives
et fusionne le corps des mers
il dit donne tes branches
et se rejoignent

...

L'essentiel est d'aller vers la mer

...

et sur le cœur des morts
j'ai protégé l'enfant.

Les enfants et la mère sont des idées qui reviennent dans un autre
poème :

III. *Le chemin de la mer*

Tu étais là aux premières lueurs
de mes yeux

...

tu as dit c'est beau
la mer le chemin de la mer
et les reflets si bleus dans mon regard de lac

...

Tu étais là aux premières lueurs de
mes yeux

les gestes poignants de l'évidence
et de la neige
elle a dit c'est beau la mer
le chemin de la mer
et le reflet des bleus
dans ton regard de lac

...

Il dit violemment tendrement
il ne sera jamais question
que d'un regard perdu.

Et c'est précisément dans le poème qui donne titre au recueil, que Béatrice Bonhomme donne explicitement son horizon, où les « gestes » et la « neige » sont des mots qu'elle réinvente comme elle fait avec l'horizon :

IV. Les gestes de la neige

Pour toi je réinventerai les gestes
de la neige

...

je réinventerai les premiers
mots de neige
et notre enfance au long sable
des plages.

C'est comme si la mer
s'était posée

...

le corps est mon amour de neige bleue

...

il neige des flocons d'amour sur les épaules de la mer

...

dans le jour mouillé
de brume blonde
le rose très pâle de l'horizon,

à tous moments tu pourrais
prendre forme et
t'incarner sur l'infini

l'horizon prenait forme
et d'infini de neige

L'autre poème qui donne titre au recueil de 2004 : *Cimetière étoilé de la mer* parle de « terres rouges éclairés », de « l'infini des arbres toujours dressés en vert de chêne combien de forêts enneigées sur l'immensité des rochers de la mer [...] », des « couleurs de sang arraché à la terre », des « feuilles arrachées au sacré de la pierre ».

Cimetière étoilé de la mer car ils ont ces morts besoin, on dirait, d'horizon [...]

Et comment la mer parfois violette et le bleu touché du sang de la terre mêle la pureté des bleus au rouge sanglant des limons, et le violet reflété des nuages donne encore le rose et demeure blessé.

...

Mais pourquoi reviennent les grands espaces verts comme les blés secoués de vent, si semblables à la mer, avec le visage étoilé de leurs parents, le pauvre enfant fou accroché à leurs mains comme une étoile.

...

« l'effigie d'un cimetière »

Aborder les variations dans ses œuvres, c'est aussi s'intéresser plus précisément aux genres et aux formes littéraires qui se prêtent le mieux à l'exercice de la variation, autrement dit à tous les types d'écriture combinant répétition et contrainte thématique et/ou formelle ; car la variation ne se conçoit pas sans son opposé, autrement dit sans la définition, explicite ou implicite, d'un invariant, cet invariant fût-il, apparemment ou réellement, absent du texte. Ainsi notre parcours nous conduira-t-il à explorer, entre autres, ce lieu privilégié de la *variatio*

— et du « plaisir du texte » — qu'est l'aphorisme, présenté par Béatrice comme un ensemble de définitions. L'auteure présente parfois son discours sous la modalité des entrées d'un dictionnaire avec de multiples énumérations. Comme si la possible définition donnait une identité fictive à ce qui ne peut être défini.

Nul et non avvenu. Pour Claire Cuenot.

15. dire aussi bien ou aussi mal, lutte qu'agitation de l'âme, angoisse, passer son temps mais aussi peser de tout son poids dans la balance de la mort.

...

23. Chambre vide où se font face des miroirs

l'homme acrobate est poème, signe, fée, funèbre jusqu'au bout, féérique à tout prix, le funambule.

Par rapport au langage, apparaît chez Béatrice Bonhomme, une liaison irrépressible chez elle entre la forme écrite et le sens du mot. On voit facilement à travers de brèves prises de vues que l'amour des mots s'accompagne, chez elle, de la passion du visuel. Elle veut voir les mots. En passionnée du visuel et en tant qu'amatrice d'art, elle passe d'une attitude normative à une appréhension sensible et féconde des arts plastiques, où se confond l'écriture et l'image, qu'il y a un va-et-vient continu qui s'opère non seulement entre images mentales, verbales et plastiques mais entre le texte, sa création individuelle et l'atelier collectif. Entre cette écriture et cet atelier il y a avant tout une auteure sensible à tous les effets obtenus au moyen de cet instrument qu'est sa plume et que « ces choses » produites par sa main et qui joue *avec* et *dans* le langage comme un peintre, un sculpteur ou un graveur. Comme si l'écriture de Béatrice Bonhomme noircissait d'écriture tout, s'emparait de tout support susceptible d'être investi en art plastique. Toutes les lettres ont d'abord été des signes et tous les signes ont d'abord été des images. La société humaine, le monde, l'humain tout entier est dans les mots.

Les poèmes de Béatrice Bonhomme proposent au chercheur une interrogation sur le statut entre l'acte artistique et la langue écrite.

Elle semble se livrer à la méditation sur les mots qui s'organisent vers un but, un horizon comme principe symbolique d'organisation du monde, et placé à la base de la mémoire humaine.

Tout au long du recueil l'auteure accumule des jeux avec les mots comme toute inscription ou tout monument impossible à déchiffrer est considéré comme contenant l'indication d'un trésor caché.

Le premier poème de *Cimetière étoilé de la mer* : « *Cèdre bleu* » rappelle la nature, la couleur d'horizon, la solitude de l'horizon, l'horizon horizontal, horizontale de la mort, la cadence de la chanson :

ville déserte seuls tes pas résonnent personne à rencontrer
Fleur blanche
l'arbre bras victorieux vers le ciel, bleu cèdre légèrement teinte
[...] Odeur sucrée de septembre encore bleu, éclatant mistral
saupoudré de cèdre bleu.
[...] comme des nuages où l'aube rosit encore
Dans les espaces j'ai mis du bleu, le bleu du ciel ou de la mer ou
plutôt le bleu de cet arbre tranché, cèdre saignant [...]
L'arbre résigné à terre, couché et tout le monde passe, en sautant
par-dessus.

Dans le poème « *Femme de tulle et de pierre posée sur du papier* » pour Serge Popoff, ce qui revient c'est la gravure, l'action artistique, et aussi ce jeu de dictionnaire et d'entrées dont résulte un jeu de la variation :

travail d'un graveur sur le ventre veiné bleu de la pierre au plus profond d'une naissance de roche.

[...]

Mère première, matière, archétype de sources et de lignes, femme taillée, arrachée à la pierre, déesse au bras dressé, elle montre une terre promise dans la prophétie des traces.

[...] Griffé de l'encre, tache, marque laissée par son corps sur une surface.

5. Stigmates se trouvant dans le corps d'un papier et que l'on

peut voir en transparence, sillon douloureux de l'eau-forte, pli, pliure en miroir, petits signes de gravure, [...] plis brisés d'une robe de pierre.

6. [...] silice pur, de pierre transparente, cristallisée dans la souffrance d'une estampille [...]

7. Reproduction inversée, surface polie d'un cilice où celui-ci posé fait le plus mal.

Si je devais finir d'écrire, je finirais par la blessure, la déchirure, éternellement le retour à la mère, à son ventre d'acide et de brûlure, à ce bleu ardent, acidulé comme les brûlures de l'eau-forte, à son ventre de ciel.

Les concepts de confins de la terre, confins de la couleur, l'action toujours artistique de tailler et d'écrire, l'horizon non pas comme l'objet d'un regard mais d'une action, l'horizon c'est l'écriture peut-être, un horizon qu'est le passé, l'enfance ; tout ceci nous est donné dans le poème « *La Terre faillée* ». L'écriture avance vers l'horizon, son horizon, mais le sens revient à son enfance, à son origine. L'idée originale ne se perd pas, l'enfance du poème, l'idée de naissance du poème.

la fêlure qui baigne les jours et la mer permet toujours ce décalage, cette faille où est inscrite l'écriture en pleine faille de soi-même [...] ce décalage avec le monde

le temps aride, si bleu en vol d'obscur et d'enfance, toujours entaillé en plein cœur [...]

neige de brûlure

décalage du monde et l'étrange avivé d'un sang brûlant sous la neige malgré le passage de la neige, plusieurs fois et d'autant plus rouge

rien à dire que ce décalé de lumière tremblante à l'intérieur fait aussi mal [...]

suinter

immense entaille

...

rien à ajouter à la terre pas un mot, pas une de ces phrases où se joueraient des déguisements de théâtre, des mentir vrai aux consonances de poème, juste une incision comme une cassure en plein cœur de l'être

un glissement de terrain [...] pierres

...

Taché de blessure par le rouge

...

La page permet un instant de poser ce vertige tremblant au bord d'une feuille [...]

les mots soulignent désormais l'invalidité d'une recherche qui consiste juste à passer et repasser sur le corps de la blessure [...]

il n'y a que l'enfance qui un jour casse et brise comme un verre taillé [...]

...

Il reste le bleu d'un sang coagulé autour d'un poignet d'enfance.

Dans « *Toile peinte d'Égypte*. À Giovanni Dotoli », le poème ou la pierre rejoignent le labyrinthe, un horizon qui n'est pas une ligne droite.

Le monastère dort dans le désert.

...

l'incarnation-pierre d'une idée

...

Plus noires ou plus bleues que la nuit

...

Et comment se dresse Akhénaton avec son drôle de corps femelle ou androgyne et l'angularité de son visage de pierre [...]

...

la pierrerie bleue retrouvée près d'une pyramide dans le sable blond du désert, le désert vivant [...]

et ne jamais dépasser la ligne, le cercle magique du monastère de l'âme ou bien les lourds couloirs labyrinthiques des pyramides sous la pesanteur des pierres

...
si l'on se place au pied des pyramides et qu'on lève la tête, ce n'est plus un triangle, c'est un cercle parfait taout en rondeur qui repose de sa douceur contre la douceur bleue du ciel

...
La pesanteur de la pierre sans air jusqu'à l'asphyxie des silences

Mais il y a aussi un vrai paysage dans l'œuvre de Béatrice. Un paysage où cet horizon toujours reculé par-delà les limites mêmes d'un tableau, par-delà le réel, par-delà le langage, est ressenti comme l'appel de l'infini. Il est à la fois présence et absence, justification première et apothéose finale. Béatrice nous conduit à la frontière du rêve et de la réalité. Son monde est à la limite du sensible et de l'imaginaire ; suffisamment précis pour être vraisemblable, il s'ouvre vers des contrées inexplorées, il invite à l'évasion, il conduit à la contemplation pure de l'immatériel, c'est-à-dire de l'espace.

D'après les sujets liés à une heure du jour déterminée, et d'après beaucoup d'autres indices, il y a dans les deux recueils le matin qui implique des tons froids pour le paysage et pour le ciel ; le paysage sera alors d'un vert froid, le ciel bleu avec un horizon entre le blanc et le jaune pâle ; il y a la lumière venant le soir et donne des tons chauds avec plus de brun dans le paysage, et parfois des ciels enflammés et oranges.

Donc les mots et les poèmes d'horizon, qui font souvent l'objet de pendants, persistent à travers ces deux recueils de 1998 et 2004. Dans chaque poème, une subtile gradation de la lumière et du concept crée une atmosphère suggestive qui lui est propre ; non pas une description réaliste de la nature, mais une vision idéale imprégnée de l'observation de la nature.

La verticale, axe du sublime, c'est ce que Burke⁵ avait déjà remarqué : le privilège de la verticale par rapport à l'horizontale, et il s'était demandé si la profondeur ne frappait pas davantage que l'élé-

⁵ Edmund Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, Paris, Vrin, 1990, p. 119.

vation. Si la verticale est l'axe privilégié du sublime, si l'horizontale réussit par différents subterfuges à en présenter l'idée, une combinaison originale de ces deux axes se présente dans le paysage sous forme de forêt. La forêt s'étale dans toute l'horizontalité de la nature, mais l'arbre s'élance vers la hauteur pour y épanouir sa frondaison : les cimes rassemblées forment une nouvelle ligne horizontale, loin au-dessus du sol, cependant qu'un espace réservé s'organise au ras de la terre, selon des normes qui lui sont propres.

Le sublime de la verticale nous est apparu dans le recueil *Mutilation d'arbre* (2008) que j'ai eu le plaisir de travailler pour la première édition de cette rencontre, l'année dernière. Le sublime de leur combinaison dans l'œuvre de vie de Béatrice Bonhomme, s'est donc manifesté dans le phénomène du profil de l'humain de la pierre taillé, du geste de travail créateur immémorial, à côté est apparu le sublime de la lumière ou sublime d'atmosphère, inhérent à la totalité de son œuvre et non plus à certains de ses poèmes.

Quand Béatrice Bonhomme aborde une atmosphère en grand, on dirait que les feuilles et les fleurs en paraissent agitées et bruyantes ; si c'est une aurore, on distingue facilement comment la lumière du soleil, paraissant élevée pendant des heures au-dessus de l'horizon, perce à travers les nuages, les dissipe, tire des fleuves la rosée, et s'étend insensiblement dans la campagne avec tant de ménagement, que les herbes et les arbres jouissent d'une lumière naissante. Tous les objets et les idées partagent cette lumière, soit en la recevant directement, soit par réflexion suivant l'éloignement ou le rapprochement que lui concède le jeu de variation dans le poème.

L'horizon de Béatrice Bonhomme peut tranquillement devenir le *locus amoenus*, au sein duquel le rapport des êtres peut se laisser percevoir dans tous ses aspects, aussi bien vécus que rêvés. Nous retrouverions donc cet aspect de vérité que donne la lumière. L'horizon est une expérience d'incarnation, un lieu de lucidité en matière ontologique. Pour l'auteur, il se pose la question du langage, en somme.

Écrire un horizon c'est-à-dire, le « contaminer par le dire », l'enchaîner avec la lignée de signes, se voudrait l'équivalent de « dire peut-être en balbutiant que la beauté existe, (je cite Yves Bonnefoy)

accordant ainsi à notre parole une tâche d'attestation qui lui reconnaît implicitement un pouvoir de discrimination, d'énonciation et de vérité⁶ ».

Présence de la pierre.

les arbres touchent presque la paroi de la pierre
dans ce pays derrière le ciel, il y a un autre ciel

...

Sous le ciel gris un autre ciel très bleu, un horizon de ciel

...

L'arbre meurtri de vent, en pleine densité d'arbre

...

chaleur perçant les nuages dans une promesse d'été

« Présence de la pierre » ; je voudrais finir avec cette idée horizontale d'horizon lointain, mais aussi de travail créateur artistique sur la pierre, c'est-à-dire aux origines, de travail créateur d'écriture. *Cimetière étoilé de la mer* peut être considéré un véritable bréviaire à l'usage des pierres dans la poésie. C'est-à-dire qu'on ne peut l'amputer de son support, de son image graphique sans la dégrader du point de vue de sa matérialité d'objet d'art. Béatrice Bonhomme enrichit les possibilités de signification des inscriptions artistiques sur les pierres. La pierre est un véhicule du sens extraordinairement complet, car elle est toujours postulée comme ayant du sens quand il y a sur elle présence du travail ou de l'effort humain, même tronquée, même effacée, même illisible, même et surtout indéchiffrable. Pour ce qui est de cette composante, dans la Préface des *Orientales*, Hugo avait déjà établi que « construire et écrire, livre de pierre ou livre de papier, procède de la même volonté de survivre ».

Voilà comment, entre la légèreté des *Gestes de la neige* et la pesanteur du *Cimetière étoilé de la mer*, je termine mon propos avec la phrase de Salah Stétié dans la préface de 1998 : « L'amour est un

⁶ Yves Bonnefoy, « Les mots, les noms, la nature, la terre », *La Vérité de parole et autres essais*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 313.

geste d'absolu provisoire ». « Mais Béatrice ne saurait en rester là, ni se contenter d'un semblant, si beau soit-il, il faut que la neige cesse d'être neige⁷ ». Je pourrais terminer en disant que ma lecture des poèmes de Béatrice Bonhomme me mène à penser que 'la pierre doit cesser d'être pierre pour devenir neige' et respecter le poème « II. *La réserve et la brûlure* » dont les derniers vers proposent :

Soyez légère, chérie

...

de l'autre côté de l'été
survivra la neige

...

j'aime soyez légère chérie
c'est le seul mot.

⁷ Salah Stétié, in Béatrice Bonhomme, *Les Gestes de la neige*, op. cit., p. 8.